

L'abbaye Sainte-Croix de Quimperlé

Un édifice exceptionnel

André Mussat, en 1979, dans son ouvrage *Arts et culture de Bretagne*, écrivait :

« Par la hardiesse et l'étrangeté de son propos architectural, souvent cité par les archéologues peu attirés par la Bretagne romane », l'église (Sainte-Croix) reste un monument exceptionnel [...] souvent comparé à d'autres tentatives du même type inspirées par le culte du Golgotha, comme Charroux en Poitou, ou Neuvy-Saint-Sépulcre en Berry¹, elle surprend dans un milieu en pleine reconstruction, sans grande tradition architecturale, tant par la hardiesse de son plan, un plan double centré et cruciforme, par le traitement de l'espace et des circulations que par la maîtrise des types de voûtement. [André Mussat souligne encore l'ampleur des dimensions], notamment de la célèbre coupole nervée du centre de l'édifice, formée d'arc de plus d'un mètre de large. » (fig. 1)

Effectivement, quand on observe les voûtes de pierre (rares en Bretagne), la hauteur de la coupole, 17 mètres, son diamètre, 30 mètres, la grandeur de l'église, 49 mètres pour l'axe est-ouest..., on se rend compte que l'érection d'un tel monument, dans une région forestière et peu peuplée, a nécessité des compétences techniques élaborées (quel architecte ?) et des moyens financiers importants qui n'ont été mobilisables que par une volonté politique forte.

Origines de la fondation de Sainte-Croix

C'est le comte de Cornouaille Alain Canhiart qui est à l'origine de Sainte-Croix. La légende, transmise par le cartulaire (du ^{xii}^e siècle), rapporte la maladie du comte venu chasser aux limites de ses terres, son rêve de la descente d'une croix sur ses lèvres, sa guérison, sa décision de dépêcher auprès du pape, en Italie, son frère, évêque de Quimper, et son épouse Judith, qui demandèrent au nom du comte la fondation d'une abbaye à l'emplacement de ce qui est donné pour un miracle.

Derrière ce récit, Joëlle Quaghebeur a décrypté la dimension politique. Au ^{xi}^e siècle, la famille de Cornouaille renforce sa puissance au sud de la Bretagne, grâce à une stratégie matrimoniale remarquable. Alain est apparenté, par sa mère, à la maison épiscopale et comtale de Vannes, par sa sœur, aux seigneurs d'Hennebont, et par son épouse, Judith, à la Maison de Nantes. Judith est, en outre, une descendante du dernier roi de Bretagne

1. Il aurait pu ajouter Villeneuve-d'Aveyron en Rouergue.



Figure 1 – Vue des piliers centraux à colonnes engagées, croisée du chœur à arcs doubleaux et en plein cintre supportant la coupole (cl. I. Guégan)

Alain le Grand. Le comte Alain en mariant son fils aîné, Hoël, à Havoise, de la maison de Rennes et fille d'Alain III, duc de Bretagne lui permet d'accéder au trône. La fondation d'une abbaye telle que Sainte-Croix est une manifestation de puissance visant à placer Alain Canhiart au niveau du duc qui vient, à Rennes, de fonder l'abbaye Saint-Georges (bénédictines de femmes) et de reconstruire l'abbatiale Saint-Melaine.

La localisation à Quimperlé est également instructive ; jusqu'alors, la prestigieuse abbaye de Landévennec était la grande abbaye de Cornouaille mais, excentrée au fond de la rade de Brest, elle pouvait difficilement incarner la nouvelle puissance des comtes vers le Vannetais et le Nantais, fonction qu'en revanche, Sainte-Croix pouvait mieux assurer de par sa situation aux limites du comté, mais au centre de la zone d'alliances de la famille de Cornouaille. Peut-être même, bien qu'il ait été *in fine* inhumé à Quimper, le comte a-t-il un moment songé à en faire une nouvelle nécropole familiale ?

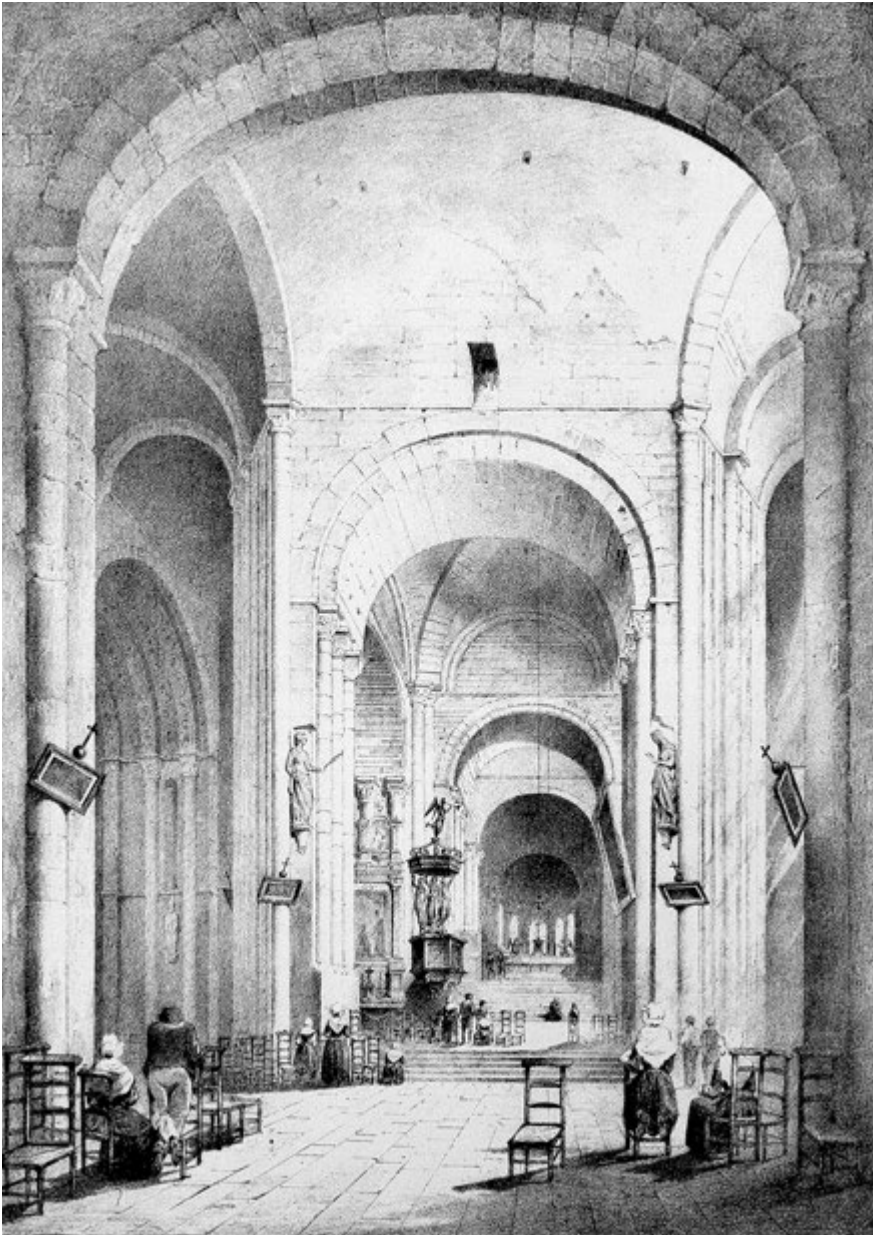


Figure 2 – CAUCHEREL, Léon, Vue de l'abbatiale en 1846, gravure (TAYLOR, Isidore, NODIER, Charles et CAILLEUX, Alphonse de, *Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France*, Paris, 1846, t. II)

La date de la fondation reste controversée. Le cartulaire donne la date de 1029, mais des historiens penchent plutôt pour les années 1050, compte tenu de la mention de certains personnages ou événements lors de la fondation : le pape Léon IX (1049-1054), le concile de Verceil de 1050... , encore qu'un certain doute puisse subsister. L'antédatation permettait de donner un peu plus d'ancienneté et donc de respectabilité à la jeune abbaye, face à de plus anciennes comme Saint-Sauveur de Redon, avec laquelle Sainte-Croix, au moment de la l'élaboration de son cartulaire, était en conflit ouvert très violent au sujet de la possession de Belle-Île. L'appui de la papauté permit à Quimperlé de triompher. Car Sainte-Croix, à ses débuts, a recherché la protection du Saint-Siège.

C'est là le dernier aspect de la fondation : le lien avec la réforme grégorienne en cours. Alain Canhiart en cédant des terres pour l'enclos de l'abbaye, en lui accordant des terres (au statut ambigu) pouvant passer pour des terres d'Église, suite à leur appropriation par des évêques, comme Belle-Île, en n'étant plus à la fois comte et évêque (comme l'étaient ses père et grand-père), en se soumettant aux recommandations du pape, s'inscrit dans la démarche de la réforme (dite grégorienne), dont les objectifs étaient l'affirmation de la puissance et la suprématie des papes face aux princes, la récupération par l'Église de biens aliénés et passés aux mains de laïcs, la séparation des clercs d'avec les laïcs. Le choix de l'ordre bénédictin, alors en pleine expansion, pour Sainte-Croix participait également de cette logique.

La nouvelle abbaye, construite rapidement, peut-être sur l'emplacement d'un ermitage, celui de Gurthiern, ermite (ou prince de *Britania*) du VI^e siècle (?) – la crypte était achevée vers 1080 et l'église a dû être terminée à la fin du siècle – est l'une des mieux dotées du duché ; ses possessions s'échelonnent de Locronan au Poher et à Nantes et permettent un contrôle du littoral (et donc du commerce maritime), de l'est de l'Odet à la rivière d'Auray, ainsi que des îles de Groix et de Belle-Île. Sainte-Croix est une abbaye riche. 60 % des prieurés sont en Cornouaille, 40 % à l'est de l'Ellé dans le Vannetais et le Nantais.

L'originalité du plan et les effets de la restauration

Le plan et l'invocation choisis rappellent le Saint-Sépulcre. L'intérêt pour ce lieu est grand depuis le début du XI^e siècle, époque à laquelle la question de Lieux saints à Jérusalem se pose avec plus de force à la suite de persécutions contre les chrétiens et de destructions de leurs lieux de culte, y compris le Saint-Sépulcre, par le calife Al Hakim, puis par des turcs Seldjoukides, événements qui furent à l'origine de l'appel à la croisade par Urbain II en 1095. Mais au XI^e siècle, rares sont encore les édifices à choisir cette nouvelle invocation.

Le plan de Sainte-Croix est celui d'une croix presque grecque se superposant à une rotonde. Cette disposition donne d'ailleurs à l'édifice une allure fortifiée, et on sait qu'à l'occasion de certaines guerres, notamment celles de la Ligue, des habitants vinrent s'y réfugier avec leurs richesses.

Mais l'église a subi à deux reprises d'importantes modifications, voire reconstructions. De 1679 à 1681, aux débuts de la réforme mauriste, un clocher de type Renaissance, haut de 56 mètres, est érigé au-dessus de la coupole par le prieur Thomas Jouneaux. Pourquoi cette surélévation ? Était-ce un symbole du renouveau amorcé ou une manifestation de jalousie des moines de Sainte-Croix à l'égard du clocher de la chapelle Notre-Dame (qui pourtant dépendait de l'abbaye), qui culminait à 60 mètres de hauteur ? La flèche de charpente couverte de plomb faisait, à elle seule, 25 mètres de haut (elle fut démontée pendant la Révolution pour récupérer le métal).

L'érection du nouveau clocher eut rapidement des effets, entraînant l'apparition de fissures ; il reposait en effet sur quatre piliers qui n'avaient pas été prévus pour supporter cette charge supplémentaire considérable ; ils étaient de section importante, mais derrière un habillage de pierres de taille, ils étaient constitués de moellons. On sait ainsi qu'après 1728, il fallut remplacer des claveaux tombés, colmater des lézardes, poser des crampons... Sous le Premier Empire, à nouveau, il y eut de nouveaux travaux, puis, en 1849, l'inspecteur général des beaux-arts Jean-Baptiste Lassus préconisa la démolition de la tour ; le refus des Quimperlois débouche sur une campagne de consolidation des voûtes, acceptée par Émile Boeswillwald (qui avait succédé à Lassus), confiée à une simple entreprise de charpente, grave erreur signalée par Yves Bellancourt. À peine les échafaudages étaient-ils démontés que l'église s'écroulait le 21 mars 1862 provoquant deux morts. Il fut alors question de raser les ruines en ne conservant que la seule partie épargnée : le chœur des moines et la crypte. Après quelques hésitations et compte tenu du classement de l'édifice sur la première liste des monuments historiques de 1840, il fut décidé de le reconstruire à l'identique ; ce fut Joseph Bigot, à la fois architecte du département et du diocèse, qui en fut chargé. En 1868, la reconstruction, soutenue par le député Du Couëdic, était achevée.

Avant la reconstruction de Bigot, l'intérieur offrait une perspective bien différente (fig. 2). Il s'élevait progressivement par des volées de quelques marches successives, de la « nef », à l'ouest, au chœur des moines, à l'est. La construction d'une plateforme entre les quatre piliers a rompu cette perspective, modifié l'acoustique et morcelé l'espace intérieur. Toutefois, Bigot a repris fidèlement le plan d'origine, en supprimant les modifications apportées au cours des siècles, comme le portail gothique qui ouvrait au nord sur la rue du Château. Il a aussi modifié la toiture de la coupole, à l'origine à double pente et désormais annulaire. D'autres architectes à la même époque sont allés plus loin dans la restauration comme Abadie à Saint-Front de Périgueux. Mais Bigot a tenu à réutiliser au maximum les chapiteaux et les pierres qui pouvaient l'être. Au total, avec ceux de la crypte et du chœur des moines, Sainte-Croix conserve une centaine de chapiteaux romans.

Un riche mobilier

Le retable Renaissance, en pierre de Taillebourg (Saintonge), venu par voie de mer, édifié en 1541 sous l'abbatiat du dernier abbé régulier avant le régime de



Figure 3 – Pendant les explications devant le retable (cl. F. Broudic)

la commende, était initialement placé entre les deux piliers nord ; transféré et adossé au mur de pignon ouest en 1732, il a ainsi évité la démolition, qu'aurait pu lui valoir l'esprit de la Contre-Réforme. À cette occasion, pour s'adapter aux dimensions du nouveau support, le sculpteur rennais Morillon ajoute un panneau central : celui du Christ en gloire au milieu des anges musiciens, de style différent (reconnaisable à un travail moins fouillé et aux nuées en volutes, par exemple) (fig. 3). L'œuvre de la première Renaissance est une dentelle de pierre ; elle est structurée par des pilastres d'inspiration antique (entre ordres ionique et corinthien), qui la découpent verticalement en quatre panneaux, et par des lignes horizontales, celles des entablements et des corniches rappelant les temples antiques. Ce retable s'affiche comme un manifeste de l'Église enseignante, regroupant les figures de l'Ancien et du Nouveau Testament. De bas en haut, on voit successivement huit prophètes, les quatre Évangélistes sous des dais avec leurs symboles (lion, bœuf, aigle, homme), les douze apôtres (ou plutôt onze apôtres, sans Judas mais avec Paul), puis au-dessus à droite les quatre Vertus cardinales et à gauche les trois Vertus théologiques et pour compléter, la Vierge Marie, qui atteste de la catholicité de l'œuvre en ces temps de Réforme et de protestantisme naissant. Ces statues sont identifiées par une inscription, tantôt en latin, tantôt en français. Sur le registre supérieur trônent huit bustes, ceux de quatre Pères de l'Église d'Occident, le pape Grégoire le Grand, saint Jérôme reconnaissable à son chapeau de cardinal, les évêques saint Ambroise et saint Augustin (prolixes sur le thème des vertus notamment), entourés de quatre



Figure 4 – *La Mise au tombeau*, datée de 1500 (cl. I. Guégan)

philosophes grecs (Platon, Aristote, Socrate, Xénophon), à moins qu'il ne faille y voir à droite deux Gaulois chevelus (soit des païens), à gauche un rabbin et un docteur musulman au turban caractéristique (soit des hérétiques). Dans tous les cas, le registre supérieur marque le triomphe de l'Église sur le passé ou les hérétiques. L'observation des décors montre que cette œuvre s'inscrit pleinement dans l'esprit de la Renaissance, mêlant thèmes religieux et profanes (fruits, chevaux, griffons) ou antiques (*putti*, chapiteaux)².

Le *Sépulcre des dominicains* (fig. 4), installé dans l'avant-crypte, est la plus ancienne (vers 1500) des trente mises au tombeau de Bretagne, avec celle de La Chapelle-des-Fougeretz (aux dimensions plus réduites). Le groupe semble avoir été financé par des familles nobles disposant de prééminences dans la chapelle de l'abbaye des dominicains, peut-être les Quimerc'h. Déplacé lors de la Révolution, longtemps négligé, il a connu alors de multiples déménagements et dégradations, et fut exposé dehors aux intempéries et au vandalisme, pendant soixante-dix ans. Finalement protégé en 1956, il est mis à l'abri (et à l'écart) à Sainte-Croix en 1967 seulement. Il est enfin restauré en 1997 avant d'être placé au cœur de l'église, dans l'avant-crypte en 1998.

Ce sépulcre est constitué de neuf personnages, en calcaire blanc de Saintonge ou du Perche, plus grand que nature (plus de 2 mètres), autrefois peints. Si le corps du Christ et des trois saintes Femmes ont été dégradés, les autres statues, intactes ou restaurées (tête de saint Jean) permettent d'admirer l'art du sculpteur, à travers la finesse de la sculpture ou l'expression de chaque personnage, notamment celle de la Vierge qui défaille dans les bras de saint Jean. À côté de Nicodème et de

2. A proximité, une plaque signale le tombeau de Lancelot, le maître de Racine, helléniste et grammairien de Port-Royal (il a codifié les accords de participe passé) exilé à Quimperlé pour jansénisme, où il est mort.

Joseph d'Arimatee, on voit deux personnages inhabituels : Gamaliel et Abibon. Ce dernier est peut-être en relation avec la diffusion de la version imprimée en français en 1478 de la *Légende dorée* de Jacques de Voragine qui le cite. Il pourrait s'agir aussi d'une confusion volontaire (?) avec le culte de saint Diboan, littéralement celui qui enlève la douleur, honoré dans la région. La somptuosité des habits de ces pharisiens évoquerait l'habit de juifs du Comtat Venaissin, ce qui donnerait peut-être une indication sur l'origine géographique du sculpteur, assurément un grand artiste.

Peut-être inspiré par un *Sépulcre* disparu des jacobins de Nantes (selon Yves Bellancourt), l'ancienneté de cette mise au tombeau témoigne de la parfaite intégration de la Bretagne aux grands courants artistiques de l'époque – contrairement à certaines idées reçues. On sait que ces Mises au tombeau, nées en Italie au *xiv*^e siècle, se sont répandues d'abord dans les États bourguignons au milieu du *xv*^e siècle, pour gagner ensuite le reste du royaume.

La crypte (fig. 5), l'une des rares de Bretagne, est une chapelle du *xi*^e siècle très bien conservée, de dimensions réduites (12 mètres sur 8 mètres), qui est surmontée de l'ancien chœur des moines, de la même époque, lui aussi bien préservé. Elle n'est en fait qu'à demi enterrée (1,50 mètre au-dessous du niveau de la rue), car la nappe phréatique est proche, ce qui est compréhensible, l'abbatiale étant construite près de la rivière Ellé. D'ailleurs, lors des inondations, la crypte est systématiquement envahie par l'eau, qui atteignit même le plafond en décembre 2000. Les roches en place, visibles près du mur nord-est, expliquent l'implantation de l'édifice à cet endroit, qui correspond à une petite butte, plutôt protégée des inondations habituelles (celle de 2000 étant une crue millénaire) et au carrefour de deux voies romaines, celle de Nantes à Quimper et l'axe le plus court de Carhaix à l'océan (la rue Brémond-d'Ars actuelle). La crypte accueille deux gisants du *xv*^e siècle, celui en granit d'Henri de Lespervez (l'abbé de la reconstruction de Notre-Dame au début du *xv*^e siècle, il y aurait été inhumé en 1434) et celui de « saint » Gurloës, ou Urlou, (le premier abbé, issu de Redon), en calcaire, matériau sujet à certaines dégradations (le dragon à ses pieds, par exemple) et à la multiplication de *graffiti*, certains très anciens. À l'instar d'autres saints bretons, ce personnage a été très vite considéré comme un saint guérisseur, en l'occurrence pour les céphalées ou la goutte, il a donné lieu à un pèlerinage, encore attesté au *xix*^e siècle, et comme pour d'autres saints (à Locronan, à Saint-Herbot...), le pèlerin devait pour soulager ses maux, honorer saint Gurloës en utilisant le passage qui traverse le socle (qui daterait du *xi*^e siècle), une tradition qui est parfois encore aujourd'hui pratiquée. La crypte possède aussi de magnifiques chapiteaux romans. Souvent disposés de façon symétrique sur les deux rangées de colonnes, leurs motifs, selon Anne Autissier, sont inspirés de feuilles d'acanthé, ornementation réservée aux grandes abbayes ducales. Au plus près de l'autel, endroit sacré, les piliers « sont à section carrée, aux angles saillis de colonnettes et évidés à leur sommet » (Yves Bellancourt) ; celui du sud est appelé « pilier des fous » : l'usure très forte d'une colonnette correspondrait aux frottements répétés de personnes ayant



Figure 5 – La crypte, chapiteaux romans à feuilles d’acanthé et gisant de saint Gurloës sur son socle percé d’un passage pour les pèlerins (cl. B. Dequeker)

perdu la tête et enfermées près du saint guérisseur des céphalées. On en sait un peu plus grâce à Stendhal qui a interrogé le bedeau lors de son voyage en 1837 : « De mon temps (avant la Révolution) on en a mis trois, mais cela n’a pas réussi ; ils criaient beaucoup et l’un d’eux est devenu perclus de rhumatismes, il a fallu le retirer ». Sur le même pilier, subsistent aussi les traces « d’une chaîne par laquelle en offrande ou en remerciement, des femmes arrachaient une mèche de leur chevelure » (Jacques Cambry, « *Voyage dans le Finistère* »).

En 1704, sous l’abbatit de Guillaume Charrier, le sculpteur et menuisier Pierre Le Dieu habille la sacristie d’un ensemble de boiseries de chêne et de châtaignier qui couvrent ses murs : lambris, armoires d’angle, prie-Dieu, confessionnaux et chasubliers, ponctués de pilastres à chapiteaux composites et de frises où se remarquent les thèmes récurrents de la marguerite et du cœur, témoignage du culte du Sacré-Cœur développé à la suite des visions de Marguerite-Marie Alacoque à Paray-le-Monial entre 1675 et sa mort en 1690. L’ensemble témoigne de la richesse de l’abbaye, même sous la commende.

Le cloître

Les anciens bâtiments conventuels – qui n’abritaient plus que cinq moines en 1789 – ont été acquis à la Révolution par le Département, qui les met aujourd’hui à la disposition de l’État pour abriter une compagnie de gendarmerie (bureaux et

logements). Bâtiments et cloître datent de la fin du ^{xvii} siècle et ils sont un bon exemple de la sobriété de l'architecture mauriste. Ils ont été totalement reconstruits en moins de vingt ans, de 1686 à 1704 à la suite de l'introduction de la réforme de Saint-Maur en 1665. Reposant sur des piliers en granite, les voûtes sont construites en tuffeau venu par mer. Une sculpture indique l'emplacement de l'ancienne salle capitulaire. Quant à l'ancien réfectoire, il était devenu un tribunal d'instance, qui a fermé en 2009. Un bel escalier en pierre et à pilastres conduit à l'ancien appartement réservé aux hôtes illustres de passage (le roi Jacques II Stuart, le duc d'Aiguillon...). Cette aile sud au premier étage a accueilli les appartements du sous-préfet de 1800 à 1926. Pendant cette période et jusqu'à 1944, la mairie, un presbytère, une école ont également été abrités autour du cloître. C'est de sa galerie sud, que la vue sur l'étagement des absidioles et de la coupole de l'église est la plus belle.

Alain PENNEC

Bibliographie

- L'abbaye Sainte-Croix de Quimperlé : des origines à la Révolution, actes du colloque de Quimperlé, 2-3 octobre 1998*, Brest-Quimper, Centre de recherche bretonne et celtique/ Association des amis de l'abbaye de Sainte-Croix de Quimperlé, 1999, 257 p.
- AUTISSIER, Anne, *La sculpture romane en Bretagne, xi^e-xii^e siècles*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2005, 380 p.
- AUTISSIER, Anne, « Quimperlé : église Sainte-Croix », *Congrès archéologique de France, Finistère, 2007*, Paris, Société française d'archéologie, 2009, p. 319-324
- BELLANCOURT, Yves, et KERVRAN, Marcel, *Quimperlé : les rues du Château et du Gorréquer*, Quimperlé, Société d'histoire du pays de Kemperle, 1990, 537 p.
- BELLANCOURT, Yves, *L'abbaye Sainte-Croix de Quimperlé : mille ans d'histoire et d'architecture*, Quimperlé, Association des amis de l'abbaye Sainte-Croix de Quimperlé, 2001, 32 p.
- BONNET, Philippe, CHAPALAIN Claude, *La légende de la vie autour de la mort : iconographie de la Mise au tombeau en Bretagne*, Spézet, Coop Breizh, 2000, 112 p.
- Cartulaire de Sainte-Croix de Quimperlé*, présenté et introduit par Cyprien HENRY, Joëlle QUAGHEBEUR et Bernard TANGUY, Rennes, Presses universitaires de Rennes/Société d'histoire et d'archéologie de Bretagne, 2014, 472 p.
- MUSSAT, André, *Arts et cultures de Bretagne : un millénaire*, Paris, Berger-Levrault, 1979, 352 p.
- QUAGHEBEUR, Joëlle, *La Cornouaille du ix^e au xii^e siècle, mémoire, pouvoirs, noblesse*, Quimper, Société archéologique du Finistère, 2001, 517 p.